

Trois coups pour l'Épervier

Roman d'espionnage de Roland Piguet, paru dans la Collection de la Chouette, Editions Ditis, 35, rue Mazarine, Paris (VIe), 4^e trimestre 1959.

Figure alors dans le même catalogue et du même auteur : L'Épervier prend son vol.

Trois coups pour l'épervier, un roman particulièrement dur, surtout sur la fin, avec un suspens presque intenable qui nous fait mieux comprendre quel était le génie de l'auteur qui d'autre part, écrivait toujours de manière impeccable. Ce qui fait que même qu'il s'agisse de romans d'espionnage, les histoires du rideau de fer nous sont désormais difficiles à absorber, pour peu que l'on veuille bien rentrer dans l'histoire, on en a pour son argent !

Ici, derrière le rideau de fer, c'est la Pologne où les services secrets du pays, ceux de la Russie voisine et enfin les anti-communistes, se livrent à une bataille sans merci. Une vie ne vaut pas cher. Ni deux, ni trois ! Et l'Épervier comprendra que si l'on n'élimine pas au plus vite un adversaire, on l'aura sur le dos, et puis après, adieu Berthe, le retour dans un pays plus civilisé sera une problématique majeure.



LA CHOUETTE

*Romans policiers et d'action
publiés sous la direction de*
FRÉDÉRIC DITIS

149

Palowski, savant polonais renommé, a opté pour la France. Cela ne fait pas l'affaire de ses ex-compatriotes, qui le kidnappent lors d'une réunion internationale à Copenhague. Et c'est l'Épervier que les services secrets français, alertés, lancent sur sa piste. Il faut absolument récupérer ce grand savant qui avait entrepris à Colomb-Béchar, dans le domaine atomique, des recherches d'une importance primordiale.

Une mission toute simple, songe Serge Durane — alias l'Épervier — si le "Petit Monsieur", chef des Services Secrets, n'avait pas eu l'idée saugrenue, pour assurer l'alibi de son meilleur agent, de l'envoyer à Varsovie comme reporter attaché à la troupe de la Comédie-Française. Durane, qui plonge dans n'importe quelle bagarre comme un poisson dans l'eau, a horreur, par contre, de cette atmosphère grandiloquente de galas, de festivités, le tout assaisonné de tirades classiques.

Mais quand ça se gâte, alors, il se retrouve dans son élément. Cogner et réfléchir, détecter les traîtres et les supprimer, voilà son affaire. Et cette fois encore, Durane est servi.

DÉCEMBRE 1959

15

ÈME CHAPITRE

Jakub reposa le récepteur du téléphone sur son socle, tandis qu'un long sourire se dessinait sur ses lèvres trop minces. Ses yeux brillaient de satisfaction et il eut du mal à dissimuler le plaisir sadique qu'il éprouvait. Non seulement le correspondant venait de lui annoncer que la « marchandise » allait être prise comme convenu dans le courant de la nuit, mais il lui avait donné l'ordre de supprimer les « déchets ».

Jakub se dirigea vers la table où l'attendait le verre de vodka qu'il avait commandé, et l'ingurgita d'un trait. Il paya la consommation et la communication téléphonique et sortit sous le regard curieux du patron et d'un vieux paysan, l'unique client de l'auberge à cette heure-ci.

Se retrouvant dehors, Jakub s'engagea sur la route, puis coupa à travers champs et alluma sa lampe de poche en atteignant l'orée du bois. Il entendit bientôt les aboiements des chiens et grommela une fois de plus après ces sales clébardes, se promettant de leur régler leur compte aussi sûrement qu'il allait le faire à l'agent français et à cette petite garce d'Orlowska. Il ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pouvoir toucher à la fille de Palowski.

Quand il atteignit la lisière de la clairière, les deux molosses dans leurs enclos hurlaient comme des loups affamés, les babines retroussées. Jakub les injuria. Puis il distingua tout à coup la silhouette de Piotr devant l'entrée, assis sur la marche de pierre, le dos appuyé contre la porte.

— Il y a du nouveau, Piotr ! lança-t-il de loin.

Puis il le rejoignit et s'étonna soudain de son immobilité.

— Hé, Piotr ! fit-il en lui tapant sur l'épaule.

Entraîné par son propre poids, Piotr glissa sur le côté et s'affaissa sur le sol, le taillant d'une serpe de bûcheron enfoncé dans la gorge.

Pétrifié, Jakub demeura plusieurs secondes comme paralysé. Puis prenant brusquement conscience du danger qui le guettait dans l'ombre il étreignit la crosse de son automatique. Dans le même instant il reçut sur le poignet un coup brutal qui le fit gueuler et l'arme tomba à ses pieds. Il ne tenta même pas de la ramasser, et stupidement se rua à l'intérieur de la maison. Il tenta de bloquer la porte derrière lui. Mais Durane avait déjà glissé son pied et d'un coup d'épaule l'envoya voler au milieu de la cuisine.

Jakub demeura hébété, dévisageant Nicolas Palowski, Marianna et Orłowska, debout près du bahut, libérés de leurs entraves. Le savant tenait dans sa main le 9 mm pocisk de Piotr.

Les yeux affolés de Jakub revinrent à la porte et s'arrêtèrent sur Durane qui le fixait de son

regard glacé. Il y eut plusieurs secondes de silence sans que personne ne fit le moindre mouvement. Puis sans quitter Jakub des yeux, Durane s'adressa au savant :

— M. Palowski, fit-il d'une voix blanche, voulez-vous passer dans l'autre pièce avec votre fille et la jeune Orlowska.

Marianna fit un effort pour se ressaisir. Elle avait compris et au fond d'elle-même remercia l'agent français pour sa délicatesse, devinant qu'il allait abattre cet homme et qu'il ne voulait pas le faire sous leurs yeux. Ils se retirèrent tous les trois sans un mot.

Durane continuait à fixer Jakub. Son regard était bien celui de l'Epervier qui va se jeter sur sa proie. Sa prunelle s'était rétrécie et sa pupille était devenue minuscule. Celles de Jakub, au contraire s'étaient élargies. Une peur malade venait de le prendre aux entrailles, et il se mit à reculer lentement vers le mur.

— Tu nous as montré comment tu dressais les filles, Jakub ! murmura soudain Durane. Je vais te montrer, moi, comment je traite les ordures de ton espèce...

Les deux mains pendantes le long de son corps, il avançait doucement. Jakub recula encore jusque dans l'angle le plus éloigné de la pièce. Une sueur froide perlait à son front et coulait dans sa barbe rousse. Ce n'était plus un être humain, mais seulement une bête que Durane

avait devant lui, une bête traquée dont la prunelle était devenue transparente.

Jakub poussa soudain une sorte de cri rauque, se rua en avant, et envoya au Français un grand coup de pied dans le bas-ventre. Durane feinta, lui saisit la cheville de la main gauche, glissa sa main droite sous ses reins et le projeta en l'air. Puis il s'accroupit aussitôt et Jakub retomba lourdement sur son genou avec un hurlement de douleur.

Durane le laissa se tordre par terre comme un ver de terre quelques secondes, puis s'allongea sur lui et le crocheta à la nuque, le serrant entre ses deux avant-bras comme dans un étau. Jakub devint violet. Durane relâcha sa pression et au moment où l'autre reprenait de l'air, il lui balança sèchement son coude au creux de l'estomac.

Il le laissa de nouveau se tordre pendant un moment, puis le saisit par le pan de sa veste, le remit brutalement à la position verticale et lui envoya son genou dans le bas-ventre. Un râle s'exhala de la gorge de Jakub et il s'effondra sur le plancher.

Durane se baissa, lui maintint de force les bras repliés derrière le dos, puis le souleva. Le portant à bout de bras, il traversa la pièce, ouvrit la porte d'un seul coup de pied et sortit de la maison. Puis, comme un automate, il marcha dans la direction de l'enclos.

En entendant le hurlement des chiens, Jakub comprit tout à coup. Il retrouva brusquement

un reste de vitalité et il se mit à se débattre comme un forcené, griffant et mordant, les yeux fous, l'écume au coin de la bouche :

— Non ! hurla-t-il. Non, pas ça ! pas ça !...

Durane, le visage ruisselant de sueur, dut faire un effort pour se ressaisir. Quand il rejoignit les autres cinq minutes plus tard, il savait qu'il n'était pas prêt d'oublier cette scène.

Dans la cuisine, Marianna et Nicolas Palowski étaient livides. Quant à Orłowska, ce n'était plus qu'une petite silhouette transparente et tremblante qui se faisait minuscule dans son coin. Durane entreprit de les réconforter. Il y parvint grâce à Nicolas Palowski, qui le premier, se décida à réagir. Mais les deux femmes demeuraient pantelantes. Il fallut pour les convaincre que Durane leur explique le danger qu'il y avait à demeurer plus longtemps sur les lieux.

Orłowska finit cependant par accepter de partir avec eux et d'abandonner les chiens et la maison, et ce fut elle qui prit la tête de la petite troupe. Fille de forestier, elle connaissait assez bien la forêt et Durane espéra qu'elle réussirait à les guider jusqu'au lieu où devaient les attendre Dłowak et ses hommes. D'après ses calculs, ils avaient environ quinze kilomètres à faire à travers bois.

Ils entendirent encore longtemps les chiens qui aboyaient, puis bientôt un silence total les environna. Orłowska marchait en tête, tenant dans sa main un falot-tempête. Derrière elle suivaient